

Il jongle avec les mots, tire les ficelles de l'imaginaire. Jonathan Hayes, le sorcier qui sert l'enfance sur un plateau.



Catherine Hayes

Jolis mômes...

HENRIETTE BICHONNIER

Dans *L'Armée des singes*, Jonathan Hayes mène le jeu tambour battant, le geste vif, et sans accent. Alors qu'il est anglais. Il arrive même à faire oublier sa présence en donnant son âme aux marionnettes qu'il manipule à vue. Ce double exploit, qui consiste à changer de langue et de peau, est le résultat d'une longue histoire d'amour avec les planches. Depuis la Guilford School of Acting, cela fait vingt ans qu'il accumule en France les expériences théâtrales : mime, one-man show, classique. Et c'est justement parce qu'il n'en est pas à ses débuts que l'expression « pour enfants » ne l'effraie plus. Au contraire. Les enfants l'inspirent à tel point qu'il est devenu l'auteur de ses rôles, et que ses textes s'adressent tout naturellement à eux.

« Pour moi, ce public-là est un défi. Je dirais presque un test de compétence. J'ai vu les plus grands metteurs en scène tester leurs spectacles devant des enfants, comme Peter Brook avec *La Conférence des oiseaux*. C'est avec eux encore que les comédiens apprenaient leur métier en Angleterre. La condescendance de la profession avec ce genre théâtral est très injustifiée. Beaucoup de comédiens s'excusent d'avoir les enfants pour public et ils

essaient d'en sortir vite, alors qu'ils devraient être fiers comme je le suis. Pour moi, c'est l'aboutissement d'expériences innombrables. Un terrain de recherche, une source d'inspiration, qui n'empêche d'ailleurs pas de jouer pour les adultes. J'alterne en permanence les deux genres pour ne pas m'installer. Car c'est cela le danger avec les enfants : s'installer. »

Jonathan sait qu'il s'adresse aux enfants. Il a le souci d'être compris. Il s'impose une précision du geste qu'il a acquise dans les cours de mime d'Étienne Decroux. Une vitesse de jeu qui élimine toute longueur et qu'il a longtemps rodée avec ses one-man shows. Mais une vitesse contrôlée car il faut bien mettre en relief l'effet visuel. Il lui arrive de baisser la voix dans une scène où il surgit avec un monstre pour ne pas effrayer le petit du fond qui commence à chouiner. Il lui arrive de rajouter une réplique parce qu'il sent que cela va plaire au petit de devant qui a déjà rigolé plus tôt. Et les problèmes commencent...

« Les enfants peuvent vous bouffer. Vous obliger à changer complètement votre spectacle, comme c'est arrivé pour *Pantalone et le spectre*, dans une salle des fêtes avec six cents gamins déchaînés. J'ai fini par faire un one-man show en m'adressant directement à eux, avec mon personnage masqué. » Difficile de nier l'existence d'un public qui réagit plus

fortement que les adultes. Au pire, les grandes personnes observent un silence poli pour dire qu'elles s'ennuient. Avec les enfants, au contraire, c'est tout de suite du bruit, des pieds qui remuent. Faut-il en conclure pour autant qu'on n'est pas bon, que le spectacle ne marche pas, qu'on ne « tient » pas son public ? Pas sûr. Parce qu'il ne faut pas non plus se plier à tous les caprices de la salle, sous prétexte qu'on a affaire à des enfants.

« Sinon, on tombe dans la démagogie. Les enfants ont besoin d'être mis en condition d'écoute. Cela dépend de la configuration du lieu, du nombre de spectateurs, de l'attitude des adultes qui les accompagnent. »

Les adultes, c'est aussi à eux que Jonathan s'adresse. Parce qu'il n'est pas rare de voir les grandes personnes s'installer au fond de la salle et bavarder entre elles pendant le spectacle. Ce qui donne le ton aux enfants. Sous-entendu : ce qui se passe sur scène n'a pas d'importance. Alors Jonathan doit en alternance séduire les adultes, les enfants, les deux en même temps.

Double jeu, double langage du comédien, qui explore du monde des enfants : son fils Jérémie lui a inspiré un spectacle de clown pour maternelle, avec des vêtements qu'on enfle de travers. Mais aussi le monde des adultes, puisqu'il en est un et qu'il faut rester soi. On le retrouvera à la rentrée dans *Les Fourberies de Scapin*. ■

✕ Jonathan Hayes : « La condescendance de la profession avec ce genre théâtral est injustifiée. »